



Dans le camp de Chamisku, Médecins du Monde fournit des soins pédiatriques, un soutien psychosocial et des sessions d'éducation à la santé.



Les déplacés sont sensibilisés aux bénéfices des activités psychosociales. Dans le reste de l'Irak, la santé mentale est encore considérée comme un tabou.



Médecins du Monde a ouvert un centre de soins primaires dans le camp de déplacés de Chamisku qui abrite environ 27 000 personnes.

HAIRAN | Psychologue chez Médecins du Monde,
elle-même déplacée.

« Les déplacés doivent être accompagnés pour atténuer l'extrême souffrance à laquelle ils sont confrontés. Les maux de l'âme, comme ceux du corps, doivent être traités. »



Hairan, psychologue, apprend aux femmes à mieux respirer pour gérer leurs angoisses et souligne l'importance d'exprimer ce qu'elles ont vécu à un spécialiste.



Des sessions individuelles de thérapie sont proposées aux femmes victimes de Daesh.

HAIFA | 22 ans, vient d'échapper à l'enfer.

« Être aux mains de Daesh revient à être esclave. J'ai passé mes journées seule, privée d'eau et de nourriture. Enfermée dans le noir comme en prison, je ne voyais plus le soleil. Les minutes comptaient comme des heures. J'ai été maltraitée, battue et violée par chacun de mes propriétaires. On n'est plus un être humain sous la menace de ce monstre de groupe armé. On vit un cauchemar éveillé. »



Si certains adultes ont la capacité de comprendre ce qu'ils ont enduré, pour les enfants il en est tout autrement.



De nombreux enfants développent de l'agressivité en reproduisant à travers le jeu et le dessin tout ce dont ils ont été témoins.

DR EDMUND | Coordinateur médical de
Médecins du Monde.

« L'Irak n'est pas assez développé en termes de santé mentale. À cause de la guerre et des déplacements de populations, la structure familiale est déstabilisée et par conséquent la société dans son ensemble. Les populations n'ont plus de repères, ce qui est générateur de stress et d'insécurité. Tous ceux qui en auraient besoin ne sont actuellement pas pris en charge et cela va s'étendre sur plusieurs générations. La santé mentale est une crise humanitaire durable et trans-générationnelle, à prendre en compte urgemment. »





Après un exil forcé dans les camps, de nombreuses familles ont décidé de revenir dans leur village malgré les pillages et les destructions. On les appelle les « retournés ».





Suleiman est électricien. Il aide ses voisins à se réinstaller lorsqu'ils reviennent dans le village de Borek après avoir fui Daesh.





Des 5 000 familles qui vivaient à Borek, 1 250 sont de retour. Malgré la liberté retrouvée, la violence et la barbarie ont investi durablement les esprits.

BASHRA | 23 ans, tout juste rentrée à Borek,
son village.

« Je ne sais pas si j'arriverai à recommencer une nouvelle vie car c'est impossible de revenir en arrière. Beaucoup de gens sont partis ou ont été tués et on ne les reverra plus. On ne sait pas où ils sont, ce qu'ils sont devenus. C'est un village différent désormais. L'ambiance est lourde ici, pesante parfois. Ils ont détruit notre village. »



À Berek, depuis le départ de Daesh en 2015, le silence est assourdissant. Les services de base comme l'eau potable ne sont plus disponibles. Seules de rares échoppes ont rouvert leurs portes.





L'armée irakienne a repris le contrôle des zones occupées par l'État islamique et assure la sécurité des civils qui se réinstallent.

RIYAN | 33 ans, retenue par Daesh pendant un an.

« Nous vivions comme des esclaves. On n'avait ni à manger ni à boire. J'ai même dû nourrir au sein mon enfant de quatre ans pour qu'il survive. Tout s'est effondré autour de moi. Je fais souvent des cauchemars, j'ai peur que les combattants de Daesh reviennent. Ils sont dans ma tête, dans mes yeux en permanence. »





La vie peine à reprendre son cours dans les villages abandonnés par Daesh. Borek est aujourd'hui un village fantôme.

